

Les doubles fonds d'un rire

ESSAI Laurence Côté-Fournier

Conséquence probable du fait d'avoir une mère plus vieille et plus conservatrice que la moyenne, j'ai été éduquée dans un respect extrême et presque suranné de la politesse. Les petites formules d'usage en début et en fin de conversation, le sourire qui fait office de patte blanche, le désir de « ne pas faire de vagues » et de ne pas déranger en public : tout cela s'inscrit dans un même répertoire des civilités qui sont devenues pour moi autant de prescriptions éthiques pour la vie en société, quitte à passer pour plutôt rigide quand je me trouve à vouvoyer un adolescent qui n'en demande pas tant.

Parmi toutes les formes de politesse, aucune ne m'est plus chère que l'autodérision. On ne la range sans doute pas dans la même catégorie que les « merci » ou « s'il vous plaît » ; elle appartient pourtant pour moi au même registre. L'autodérision requiert de ne pas chercher à se mettre en valeur par un récit trop héroïque de sa vie, de choisir l'humilité et de faire preuve d'une capacité d'autocritique qui désamorce les malaises. Tous ces comportements impliquent de « prendre sur soi » pour le bien-être de l'autre. Je suis toutefois consciente de prêcher pour ma paroisse en les décrivant : j'emploie souvent l'autodérision, et il n'est pas exactement modeste de valoriser une forme d'humour que l'on sait bien maîtriser.

La découverte de l'autodérision m'a accompagnée dans ma sortie du lyrisme adolescent, comme je l'ai découvert en relisant des années plus tard les journaux intimes de mes vingt ans. Parcourant l'Europe lors d'un échange étudiant, je narraï sur un ton grandiloquent mes visites – généralement banales – dans de grandes villes du continent, des villes dont les noms me faisaient rêver (Londres ! Amsterdam ! Genève !) après mes lectures assidues des classiques occidentaux. Impossible désormais de replonger dans ces récits sans que je sois exaspérée par la mise en scène mièvre et pompeuse que je faisais de mon quotidien, comme si j'étais Goethe parcourant les capitales européennes pour capter leur essence dans des réflexions savantes et parfaitement originales.

Lors de ces six mois loin du Québec, j'ai aussi pris l'habitude d'écrire de longs messages à mes amis pour leur relater mes péripéties. Ces messages ne ressemblaient en rien à mes journaux intimes : je racontais avec humour et ironie les détails absurdes de ma vie. Je sentais bien, devant un public fictif, que mes exclamations pâmees durant des voyages où chaque visite était marquée par le poids de l'Histoire n'intéresseraient pas grand-monde. Pour attirer la bienveillance, il valait mieux se la jouer *slapstick* que récit épique. La capacité à narrer ma vie sans mise